

Désarmer la police du genre



Louis-Georges Tin*

Entretien avec Louis-Georges Tin*

L'homophobie continue à structurer plus ou moins discrètement nombre de représentations de ce qu'est un homme et elle a partie liée avec le sexisme. En comprendre les ressorts est essentiel si l'on veut réellement entreprendre de défaire des représentations et des comportements qui font violence aux homosexuels, mais aussi plus subtilement à des hétérosexuels pris dans des représentations aliénantes de leur identité.

Dans les modes de socialisation adolescente et chez les jeunes hommes en particulier, l'homosexualité a longtemps fait figure de repoussoir. On aurait pu imaginer qu'à la faveur des évolutions sociétales des dernières décennies ce phénomène s'atténuerait. Or, il semble qu'il tend à se renforcer. Confirmez-vous ce diagnostic ?

Faute d'indicateur scientifique de référence, il est difficile de dire si ce phénomène s'atténue ou, au contraire, s'il se renforce. Ce qui est certain, c'est qu'il se maintient à un niveau très élevé, et cela, en dépit des avancées sociales et symboliques fortes que constituent par exemple le Pacs, ou encore la visibilité croissante de l'homosexualité dans la sphère publique.

Il faut dire que dans notre société, l'homophobie fait partie intégrante de l'éducation des jeunes gens. Comme le note Elisabeth Badinter dans son livre *De l'identité masculine*, on apprend trois choses aux petits garçons : à ne pas être un bébé, à ne pas être une petite fille, à ne pas être un « pédé ». En d'autres termes, il faut être fort, et même, il faut être le plus fort. Et pour les garçons, cette force, ou plutôt cette volonté de puissance, se mesure notamment à l'aune de la supériorité par rapport aux filles et aux homosexuels. En cela apparaissent du reste les liens étroits entre sexisme et homophobie. Ce n'est donc pas un hasard si les personnes les plus sexistes sont souvent les plus homophobes, et vice versa. Dans la mesure où les femmes sont jugées inférieures aux hommes, dans la mesure où les hommes homosexuels sont perçus comme « efféminés », l'homosexualité masculine est souvent considérée comme une sorte de dérogeance. Être homme et homosexuel, c'est rabaisser au rang des femmes sa propre masculinité, et par contre coup, la masculinité en général, c'est-à-dire celle des autres, chose plus grave encore.

La police du genre ne saurait accepter un tel manquement (de la part de l'individu), une telle menace (pour la société tout entière). Et cette menace explique le déferlement de haine homophobe que suscitent des comportements que l'on pourrait juger a priori comme anodins. En quoi l'homosexualité d'autrui serait-elle une menace pour moi ? Parce qu'elle apparaît comme une menace pour l'ordre hiérarchique des sexes et des sexualités, dont je tire plus ou moins consciemment le plus grand bénéfice, si je suis homme et hétérosexuel.

Or, cette dominance où se nouent sexe, genre et orientation sexuelle, se construit comme étant le paradigme de toutes les autres formes de dominance sociale, qu'il s'agisse de la dominance politique, économique, professionnelle, etc. Toutes se ramènent symboliquement à l'exercice impérieux de la domination masculine, qui fonctionne toujours plus ou moins comme la métaphore, ou plutôt comme la

* Louis-Georges Tin enseigne à l'Université d'Orléans et à l'EHESS. En 2005, il a fondé la Journée mondiale de lutte contre l'homophobie et la transphobie. Il a notamment publié un *Dictionnaire de l'homophobie* (PUF, 2003) et *L'invention de la culture hétérosexuelle* (Autrement, 2008). Il est à l'origine de la déclaration à l'Assemblée Générale des Nations Unies pour une dépénalisation universelle de l'homosexualité, signée en décembre 2008 par 67 pays.

métonymie de toutes les autres. Dans le monde du sport, par exemple, qui contribue si puissamment à forger en Occident l'identité masculine, les formules comme « on n'est pas des gonzesses », ou « on n'est pas des pédés » sont récurrentes, et signifient à peu près la même chose. Elles sont à la fois le marqueur et le symptôme de la domination masculine et hétérosexuelle. Mais pourquoi cette dominance est-elle toujours aussi forte ? La réponse est fort simple. Parce qu'on n'a guère cherché à la défaire.

***Quel peut être le rôle de l'institution scolaire dans l'éducation à la tolérance et au respect des différences ?
Quelle efficacité peut avoir son action en la matière ?***

Ce rôle est évidemment essentiel. Du reste, il ne s'agit pas de tolérance, mais de respect. La tolérance, c'est le degré 0 du respect, pour ne pas dire le degré -1. On tolère, faute de pouvoir empêcher. Mais ce qu'on tolère, on ne le respecte pas. Il ne faut donc pas se battre pour la tolérance, mais bel et bien pour le respect, qui commence par la reconnaissance, laquelle suppose une existence minimale. Mais aujourd'hui, dans l'institution scolaire, l'homosexualité n'existe pas : elle n'a ni existence, ni reconnaissance, évidemment. On est donc loin de tout respect.

L'étude menée par la HALDE en 2008 le montre bien. La réalité homosexuelle est absente des manuels scolaires. Et pourquoi ? Parce qu'elle est absente des programmes scolaires. Je me bats d'ailleurs pour lutter contre cette absence, qui est en soi une violence.

Quoi qu'il en soit, il faut comprendre la situation actuelle. On ne peut pas dire que l'École soit globalement homophobe ; mais il faut reconnaître qu'elle est globalement « hétérosexiste ». L'hétérosexisme, c'est l'idée selon laquelle tout individu est, et doit être hétérosexuel. C'est l'illusion selon laquelle l'homme est fait pour la femme, et surtout, la femme pour l'homme, intime conviction qui se veut le modèle nécessaire et l'horizon ultime de toute existence humaine. Et cette sociodicée a pour effet, sinon pour but, d'attribuer à l'hétérosexualité le monopole de la sexualité légitime.

Dès lors, les contes de l'enfance, les magazines des adultes, les images à la télévision, les publicités dans la rue, et à l'école, les manuels d'histoire, de littérature, ou de biologie, tout célèbre à l'envi le couple hétérosexuel. Sans que rien ne soit dit, ou n'ait besoin d'être dit, à mesure qu'il grandit, tout enfant comprend, plus ou moins consciemment, que l'alternative est impossible puisque l'homosexualité est hors langage, si ce n'est hors-la-loi. Elle ne figure plus que dans les insultes les plus basses, « pédé », « enculé », et dans les bras d'honneur, dont la charge homophobe n'est même plus ressentie par ceux qui les emploient, reléguant de ce fait l'homosexualité masculine au règne de l'ignoble, l'homosexualité féminine étant quasiment hors pensée, sauf dans le champ de la pornographie, bien entendu.

Partant, même dans le silence, cette violence symbolique, apparemment euphémisée, mais en fait généralisée, s'impose à l'esprit de la plupart des hétérosexuels. Mais aussi à la plupart des homosexuels, qui finissent par adopter, dans leur situation de dominés, le point de vue des dominants, source de déchirements intérieurs et de désordres psychiques innombrables. C'est cela qui explique les taux de dépression et de suicide si élevés parmi les jeunes homosexuels, qui trouvent peu de ressources et de soutien dans l'institution scolaire, dans les centres d'éducation populaire, dans les familles et dans la société en général... Certains ne voient plus d'autre issue, si ce n'est dans la mort.

Dès lors, pour remédier à cette violence invisible, mais permanente, il faudrait que l'homosexualité puisse figurer comme une réalité parmi d'autres dans les programmes scolaires, mais aussi dans les représentations sociales et symboliques qui fondent et traversent l'éducation populaire. C'est sans doute la manière la plus radicale et la plus efficace de lutter non seulement contre l'homophobie, mais aussi contre le sexisme. Mais le voulons-vous vraiment ?

Propos recueillis par Richard Robert